Document généré le 16 avr. 2024 10:09

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Denuis St-Yves

Volume 40, numéro 6 (240), décembre 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32119ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

St-Yves, D. (1998). Poèmes. *Liberté*, *40*(6), 95–104.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DENUIS SAINT-YVES

POÈMES

RECONNAISSANCE

Puisqu'il n'y a plus
de visibilité
ici-bas,
nous longerons le noir,
jusqu'à voir,
au-delà.

Mais, saura-t-on
qui nous sommes,
venus d'en-bas ?

REPOS

Ce qui reste,
c'est ce qui vient après,
longtemps après.

Avant,
la terre n'y est pour rien
qui vous accueille
dans l'instant essentiel
de l'espèce.

Autrement,
il ne resterait rien
du repos ici-bas.

SOMMEIL

Je dors d'un sommeil rare ;
les morts, non ;
ils dorment d'un sommeil dur.

Entre eux et moi, pourtant,
il n'y a que le dernier battement
du cœur.

Pourquoi donc
cette insignifiance pour l'éternité ?

LA TERRE REMUÉE

Les jours les plus longs voyagent
seuls.
Quand ils déclinent,
ils ont une odeur
de terre remuée.
Pourtant, au matin,
qui voudrait de jours
plus courts ?
Il y a tant à faire,
même seul.

APAISEMENT

Je m'adosse contre un arbre
pour qui l'été ne signifie plus rien
j'imagine une saison comme un trou noir
au fond de l'œil
il y a un mur très bas
que je ne vois pas
je n'ai personne à qui le dire
mais cela n'a pas d'importance
le vent court toujours
c'est le seul
la solitude c'est le caillou
jeté dans l'eau
c'est tout

cette femme est maintenant loin si loin
que le moment est bien choisi
pour rester là
encore un peu

CONSENTEMENT

cette femme j'aurais voulu
lui donner un autre nom
le sien ne lui suffisait pas
dans l'étendue du matin
je touche par moments un coin du ciel bleu
un oiseau seul y fait entendre
que tout est donné
le vent est gauche qui brise une branche
au-dessus de ma tête
c'est un vieil enfant le vent
il y a que je consens maintenant
à l'épuisement au bout d'un sentier
où je devine une mémoire en trop
l'air est frais
la pêche sera bonne
les grands poissons
ne le savent pas encore
je me penche pour boire une seconde de plus
je chiffonne l'eau sans défaut
cela est intraduisible

CLARTÉ

nous voici à nouveau seuls
devant l'amour
comme une crèche
après Noël
une chevelure rousse
traverse le rêve
sans pousser le verrou
il y a malgré tout cette fatigue
au fond de moi
pour baisser les paupières
sans rien changer au temps qui reste
la forêt est à l'autre bout de la terre maintenant
l'eau qui coule reviendra plus tard
pour user de ses charmes à mon endroit
je dors un peu sans en vouloir
à la clarté aveugle du poème

CALME

j'ouvre les yeux après un moment
un ours m'observe sans comprendre
ses yeux ne me reprochent rien
je me détends
je l'imagine maintenant
plus que je ne le vois
l'eau coule sans un bruit de plus
la nuit va bientôt tomber
sans remuer une seule pierre
j'apprivoise ce détail avec un peu de peine
la soie sur l'eau respire
le calme de l'été
je suis à l'autre bout de la terre
je m'allume une cigarette
comme une phrase de plus
sous les premières étoiles
la solitude par bonheur
s'élève dans les airs

CLAPOTEMENT

cette femme comme un acharnement thérapeutique
au bout des lèvres sans aimer
je pense à la candeur d'une louve avec ses petits
là-bas dans les fourrés
la distance ne nous surprend pas qui est économe
je lappe l'eau maintenant
pour être sans défaut
la forêt se rappelle chaque arbre
longtemps avant moi
et la lumière y est un passage
sur chaque versant de nid
je me relève pour déposer à nouveau
une mouche sur l'eau
dans le souci harmonieux
des grands poissons
le clapotement de l'eau sur mes bottes
est la seule chose qui vérifie l'étendue
à présent
je bouge sans un geste en trop
le moulinet chante

ADDITION

le poème ne fait qu'un tour sur lui-même
pour rejoindre l'odeur des sapins
après ma journée
je laisse l'eau s'enorgueillir
de couler pour elle-même
j'ai les mains du silence
dans une chevelure rousse
il y a cette fatigue sans doute
pour mordre à l'hameçon
je range ma perche dans son étui
comme une vérité toute simple
le mystère est tangible qui touche tout à coup
un bruit insolite derrière chaque arbre
mais je ne tends pas suffisamment l'oreille
pour y découvrir une frayeur retenant son souffle
c'est une beauté de plus si j'additionne
je cherche ma lampe de poche
comme un projet dans la nuit
je le devine plus que je ne le vois
un coyote m'accompagne tout du long
jusqu'au bout du sentier
mon vieux Dodge Ram est encore là
après des millions d'années
je vois la porte basse du présent